

**CHARLOTTE BEAUDRY
GET DRUNK**

WIELS
354 AV. VAN VOLXEM
1190 BRUXELLES
WWW.WIELS.ORG

JUSQU'AU 14.08 2011

WWW.CHARLOTTEBEAUDRY.NET

Au début des années 2000, CHARLOTTE BEAUDRY (°1968, Huy) dévoilait une œuvre émotionnellement intense et visuellement puissante, fruit d'un parcours initié dès l'adolescence – en autodidacte et en solitaire –, à l'écart de la scène artistique. Invitée par le Wiels pour un solo show, elle présente *Get Drunk* : un ensemble représentatif de dessins et de peintures, ainsi qu'une série d'œuvres issues de pratiques (photo, vidéo, performance filmée), pas si périphériques. Impératif qui résonne comme un slogan punk, avec sa charge d'énergie et de désespoir, le titre exhorte à l'ivresse et à l'oubli, au vertige physique et psychique, jusqu'à la perte.

Non contente de s'inscrire dans la longue tradition de la figuration, l'œuvre prolifique de Charlotte Beaudry s'articule en "genres". Portrait, nature morte, paysage, figure animale, marine ou vanité constituent les principaux "thèmes" traités. En plus de perpétuer ce répertoire visuel anachronique (issu de la Renaissance et tombé en désuétude au XIX^e siècle), ses images denses et équivoques s'ancrent dans les solides traditions ico-

Charlotte Beaudry,
Mademoiselle nineteen "Caroline",
oil on canvas, 160 X 120 cm, 2010.
Photography by Andreas Zimmermann.
Courtesy gallery Von Bartha, Basel et Aliceday,
Bruxelles © Andreas Zimmermann.

TROMPE- LE- MONDE



nographiques du diptyque, du polyptique, de la série. Car si les œuvres sont matériellement autonomes, elles fonctionnent mieux en couples ou en groupes, elles se complètent et se répondent, questionnant au passage les notions fondamentales d'unicité, de multiplicité et de reproductibilité. Les différents "sujets" sont parfaitement posés, au moyen du dessin et de la peinture (à l'huile sur toile), pratiques ancestrales s'il en est. La pâte colorée joue des empâtements, des transparences, des échanges lumineux. Quand elle se fait souple et grasse, la facture explore la qualité sensuelle de la matière. Elle capte le vivant, la chair, le sang qui palpète sous la peau ; elle s'attache à confondre le réel par la restitution de *"l'incarnat"*, ce fantasme central et absolu de la peinture. Ailleurs, les objets et les figures – décontextualisés, isolés, détournés – se détachent de leur fond, affirmant ainsi toute leur "iconicité". Charlotte Beaudry connaît bien son sujet : la peinture. Quand elle quitte l'enseignement artistique à dix-huit ans, c'est pour s'y consacrer avec une rage méthodique. Contre toute attente, l'adolescente réfractaire au système scolaire choisit alors de s'exercer, de faire ses gammes, au moyen d'une pratique surannée, évincée de l'apprentissage artistique par le modernisme : la *"copie"*. Plutôt que de livrer sa vision du réel et ses perceptions sensorielles, elle musèle son ego et avance masquée, posant humblement son regard et ses gestes dans ceux d'illustres prédécesseurs. À l'heure d'Internet et des clips MTV, à l'aube d'un XXI^e siècle marqué par la profusion et par la consommation effrénée d'images instantanées, la jeune apprentie affûte sa mémoire visuelle. Plus tard, elle parfait sa technique à Londres, où son frère décorateur l'initie à divers procédés de peinture décorative, dont celui du *"trompe-l'œil"*. Eminemment singulière, la démarche développée depuis ne renie pas ce double apprentissage atypique, fondé sur le *refaire comme* et le *faire comme si*. Désormais, Charlotte Beaudry ne copie plus des tableaux de maîtres, mais son travail résulte toujours d'un matériel iconographique préalable, méthodiquement collecté. Sa vision du réel passe par le filtre d'images préexistantes – fixes ou animées –, déjà médiatisées (photo, vidéo, Internet, cinéma), conçues par elle ou de seconde main, qu'elle projette sur la toile (ou le papier), afin d'en décalquer les contours. La surface picturale est un écran de projection, un espace fictif et théâtralisé, où le spectateur est amené à pénétrer ; d'où les *"motifs"* tentent de s'échapper. Les figures d'adolescentes tourmentées oscillent entre intériorité et extériorité, féminité et masculinité. "JULIETTE" hésite à quitter l'enfance pour se frotter au monde. Elle se cache, se recroqueville, s'étouffe et s'efface à coups de peinture en bombe. Quand elle se lâche, elle crie, danse, fait des gestes obscènes, trébuche, se cogne au cadre, puis s'effondre. Métaphore de la peinture, "JULIETTE" est aux prises avec les limites de son enveloppe corporelle et de l'espace bidimensionnel. Les motifs picturaux de Charlotte Beaudry font mine de sortir du cadre, jouent de l'hors-champ. Ils feignent et usent de leurs artifices (ombres et lumière, volumes simulés, tactilité et brillance des matières), pour donner l'illusion d'appartenir à la même réalité que le spectateur, mais ils ne transgressent jamais les limites imposées par le cadre. Et s'ils le font, ce n'est que pour mieux affirmer l'espace pictural. Ils appartiennent définitivement à un autre monde, fictif et plane, figé dans l'instant ; celui de l'image, de la figuration, de l'iconicité. Parce qu'elle donne à voir des objets et des êtres absents, la peinture de Charlotte Beaudry est *mimésis* : représentation et imitation. Elle n'est qu'illusion mais ne s'en cache pas. Parfois, un pied s'efface, la peinture coule... C'est qu'elle ne s'attache pas à reproduire les apparences trompeuses du réel, mais sa réalité cachée. Elle restitue le monde sensible et touche à l'invisible.

Sandra Caltagirone

1 Référence à *Trompe Le Monde*, quatrième et dernier album studio des Pixies, groupe américain des plus influents. Sorti en 1991, cet OVNI musical est un condensé de puissance, de rêve et de mélancolie, au son brut et abrasif, traversé de fulgurances punks et de riffs heavy-metal, le tout enrobé dans une production très lisse. Selon le leader du groupe, Black Francis (Franck Black en solo), le titre francophone fait référence à la technique picturale du trompe-l'œil...